

MΨRTHO

04

« Et la muse m'a fait l'un des fils de la Grèce. »

Gérard de Nerval



Sous le signe de Nerval

Odelettes

Déjà les beaux jours, la poussière,
Un ciel d'azur et de lumière,
Les murs enflammés , les longs soirs ;
Et rien de vert ; à peine encore
Un reflet rougeâtre décore
Les grands arbres aux rameaux noirs !

Ce beau temps me pèse et m'ennuie
Ce n'est qu'après des jours de pluie
Que doit surgir en un tableau
Le printemps verdissant et rose,
Comme une nymphe fraîche éclore,
Qui souriante sort de l'eau.

Gérard de Nerval

EDITO

« Qui dira les torts de la rime ? »
Verlaine

Faut-il voir dans la critique que fait Verlaine dans son « Art poétique » une incitation à délaisser la rime et à pratiquer ce qui deviendra le vers libre ?

*J'y vois plutôt une provocation envers les Poètes parnassiens et une outrance amusée
(« Quel enfant sourd ou quel nègre fou / Nous a forgé ce bijou d'un sou... ? »)*

L'histoire du vers libre est complexe.

L'appellation apparaît au XVIème siècle sous la plume d'un secrétaire de Henri III, Blaise de Vigenère (1523 – 1596).

« Il m'a semblé devoir tenir un moyen chemin entre deux ; non du tout destitué des mesures, cadences et nombres, ni du tout astreint aussi aux lois et règles étroites de la Poésie »

(« Psautier de David Torné en prose mesurée ou vers libres »).

On considère cependant que les premiers poèmes en vers libres sont l'œuvre d'Arthur Rimbaud.

« Marines » et « Mouvement », parus dans « Illuminations », seraient au vers libre ce que le tableau de Monet « Impression soleil levant » est à l'impressionnisme.

Certains me disent que l'alexandrin leur est naturel, qu'il leur vient de manière spontanée.

Personnellement je ne me suis jamais soumis aux exigences du mètre ni de la rime.

Il serait stupide de nier les valeurs de la contrainte mais souvent, me semble-t-il, elles obligent à remplacer le mot juste par un terme plus approximatif.

(J'entends par « mot juste » celui qui convient par le sens et se marie harmonieusement avec les mots de son entourage).

Il y a là une déperdition qui me gêne.

Oserais-je faire référence à Boileau et le prendre à revers ?

« Enfin Malherbe vint et le premier en France / Fit sentir dans un vers une juste cadence / D'un mot mis en sa place enseigner le pouvoir / Et réduisit la Muse aux règles du devoir. »

Les mots ont un sens : « réduire la Muse » !...

J'aimerais savoir ce qu'en pensent mes amis qui pratiquent la poésie rimée.

Post Scriptum

Dans les quelques lignes qu'en août dernier j'ai consacrées à l' «Art poétique» de Verlaine, j'écrivais qu'un théoricien eût parlé des capacités suggestives de telle ou telle voyelle.

A preuve ce texte d'Antoine Pierre Augustin de Piis.

A l'instant qu'on l'appelle, arrivant plein d'audace,
Au haut de l'alphabet l'A s'arrogé sa place,
Alerte, agile, actif, avide d'apparat,
Tantôt à tout hasard, il marche avec éclat ;
Tantôt d'un accent grave acceptant des entraves,
Il a dans ses pas lents l'allure des esclaves.
A s'adonner au mal quand il est résolu,
Avide, atroce, affreux, arrogant, absolu, il arme,
Il assiège, il affame, il attaque, il alarme,
Il arrête, il accable, il assomme, il abat,
Mais il n'est pas toujours accusé d'attentat ;
Avenant, attentif, accessible, agréable,
Adroit, affectueux, accommodant, affable,
Il préside à l'amour ainsi qu'à l'amitié ;
Des attrait, des appas, il prétend la moitié ;
A la tête des arts à bon droit on l'admire ;
Mais surtout il adore, et si j'ose le dire,
A l'aspect du Très-Haut sitôt qu'Adam parla
Ce fut apparemment l'A qu'il articula.

Ce texte est tiré du premier chant de l'œuvre majeure du chevalier de Piis (1755-1832) « L'harmonie imitative de la langue française ».

L'A n'est évidemment qu'un début ; chaque lettre a droit à l'éloge qui lui convient.

Vous n'êtes pas convaincu par ce portrait du A selon De Piis? Moi non plus !

Je lui préfère les deux vers de Rimbaud dans « Voyelles » qui nous pètent à la gueule : « A, noir corset velu des mouches éclatantes / Qui bombinent autour des puanteurs cruelles ... »

LES PAGES CLASSIQUES



Moyen âge

« Peut-on dénier au Moyen Age le sentiment de la nature ?

Les strophes printanières, les reverdies, les pastourelles, le début du « conte du Graal », celui de tant de romans et même de chansons de geste, la célébration du « locus amoenus »(1), le « Roman de la rose » et le courant littéraire qui s'y rattache : tout nous persuade qu'il y a là un élément majeur de la poésie et de la sensibilité médiévales »

*L'académicien Michel Zink - Collège de France
Dans « Littérature n° 130 2003 –
Altérités au Moyen Age*

(1)Lieu amène, lieu idyllique

Perceval ou le Conte du Graal

(Début du conte)

C'était au temps où les arbres fleurissent, les bois se feuillent, les prés verdissent, où les oiseaux dans leur latin, avec douceur chantent au matin, où toute chose s'enflamme de joie.

Le fils de la Veuve Dame de la Déserte forêt perdue se leva et, de bon cœur sella son cheval de chasse, se saisit de trois javelots et sortit ainsi du manoir de sa mère en se disant qu'il irait voir les herseurs qui, pour sa mère hersaient les avoines, avec leurs douze bœufs et leurs six herses.

Ainsi pénètre-t-il dans la forêt et aussitôt, au fond de lui, son cœur fut en joie à cause de la douceur du temps et du chant qu'il entendait venant des oiseaux qui menaient joie.

Toutes ces choses lui plaisaient. Le temps était doux et serein : il ôta au cheval son frein et le laissa librement paître à travers la nouvelle herbe qui verdoyait...

Chrétien de Troyes (1130 - 1191)

Charles d'Orléans (1394 - 1465)

Rondeaux

Le temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie,
Et s'est vêtu de broderie
De soleil luisant, clair et beau.

Il n'y a bête ni oiseau
Qu'en son jargon ne chante ou crie :
Le temps a laissé son manteau !

Rivière, fontaine ou ruisseau
Portent, en livrée jolie,
Gouttes d'argent d'orfèvrerie,
Chacun s'habille de nouveau :
Le temps a laissé son manteau.

Né en 1394 à Paris, Charles d'Orléans appartient à la haute noblesse française. Il est le petit fils de Guilhem IX d'Aquitaine, le premier de nos troubadours. Suite à l'assassinat de son père, il est dès l'âge de treize ans le chef de la maison d'Orléans.

Le 26 octobre 1415, en pleine guerre de Cent ans, la chevalerie française est défaite à Azincourt par les troupes anglaises. Dix mille français perdent la vie. Charles est fait prisonnier. Il a 21 ans. Faute de pouvoir payer rançon il restera 25 ans captif en Angleterre. C'est durant cette captivité qu'il écrira la majorité de ses ballades.

Après sa réinstallation en France, principalement au château de Blois, son inspiration change d'orientation : les ballades qui relevaient de la poésie courtoise font place aux rondeaux ; la poésie de Charles d'Orléans devient de circonstance et l'ensemble s'apparente à un journal poétique. C'est à cette partie de l'œuvre que va ma préférence.

Charles d'Orléans meurt en 1465. En 1463 lui est né de sa troisième épouse, Marie de Clèves, son fils Louis qui sera Louis XII, roi de France.

J'aurais aimé vous offrir un autre poème que ce rondeau qu'on apprend (peut-être devrais-je dire: qu'on apprenait) à l'école primaire et qu'on trouve dans toutes les anthologies; mais à mon goût, je n'ai pas trouvé mieux.

Renaissance

Ode du premier jour de mai

Laissons le lit et le sommeil,
 Cette journée :
Pour nous l'aurore au front vermeil
 Est déjà née.
Or que le ciel est le plus gai
En ce gracieux mois de mai,
 Aimons, mignonne ;
Contentons notre ardent désir :
 En ce monde n'a de plaisir
 Qui ne s'en donne.

Viens, belle, viens te promener
 Dans ce bocage ;
Entends les oiseaux jargonner
 De leur ramage.
Mais écoute comme sur tous
 Le rossignol est le plus doux,
 Sans qu'il se lasse.
Oublions tout deuil, tout ennui
Pour nous réjouir comme lui ;
 Le temps se passe ...

Jean Passerat

Jean Passerat (1534 – 1615) enseigna les humanités au collège du Plessis (collège de l'ancienne Université de Paris fondé en 1322) où il eut comme auditeurs Ronsard et de Baïf.

Latiniste et helléniste émérite, il fut titulaire de la chaire d'éloquence au Collège Royal (collège fondé en 1529 par François 1er et devenu aujourd'hui le Collège de France).

XVII ème siècle

Le printemps des environs de Paris

Zéphire a bien raison d'être amoureux de Flore ;
C'est le plus bel objet dont il puisse jouyr ;
On voit à son éclat les soins s'esvanouyr
Comme les libertez devant l'œil que j'adore.

Qui ne serait ravy d'entendre sous l'aurore
Les miracles volans qu'au bois je viens d'ouyr !
J'en sens avec les fleurs mon cœur s'espanouyr,
Et mon luth negligé leur veut respondre encore.

L'herbe sourit à l'air d'un air voluptueux ;
J'apperçoy de ce bord fertile et tortueux
Le doux feu du soleil flatter le sein de l'onde.

Le soir et le matin la Nuict baise le Jour ;
Tout ayme , tout s'embraze, et je croy que le monde
Ne renaist au printemps que pour mourir d'amour.

Marc-Antoine de Saint Amant (1594 – 1661)

Rem: L'orthographe est conforme à celle utilisée dans l'anthologie établie par Bernard Devaille pour la collection « Bouquins » sous le titre « Mille et cent ans de poésie française ».

XIX ème siècle

Voici donc les longs jours, lumière, amour, délire !
Voici le printemps ! mars, avril au doux sourire ,
Mai fleuri, juin brûlant, tous les beaux mois amis !
Les peupliers, au bord des fleuves endormis,
Se courbent mollement comme de grandes palmes ;
L'oiseau palpite au fond des bois tièdes et calmes ;
Il semble que tout rit et que les arbres verts
Sont joyeux d'être ensemble et se disent des vers.
Le jour naît couronné d'une aube fraîche et tendre ;
Le soir est plein d'amour ; la nuit, on croirait entendre,
A travers l'ombre immense et sous le ciel béni,
Quelque chose d'heureux chanter dans l'infini.

Victor Hugo dans « Toute la lyre »

« Toute la lyre » est un recueil de poèmes de Victor Hugo rassemblés par le romancier et dramaturge Paul Meurice et édité à titre posthume. Il regroupe des textes non publiés, écrits pour la plupart entre 1854 et 1875.

XX ème siècle

Pays arrêté à mi-chemin
entre la terre et les cieux,
aux vents d'eau et d'airain,
doux et dur, jeune et vieux,

comme une offrande levée
vers d'accueillantes mains,
beau pays achevé
chaud comme le pain !

*

Pays silencieux dont les prophètes se taisent,
pays qui prépare son vin ;
où les collines sentent encore la Genèse
et ne craignent pas la fin !

Pays trop fier pour désirer ce qui transforme,
qui, obéissant à l'été,
semble, autant que le noyer et que l'orme,
heureux de se répéter - ;

Pays dont les eaux sont presque les seules nouvelles,
toutes ces eaux qui se donnent,
mettant partout la clarté de leurs voyelles
entre tes dures consonnes !

Un rose mauve dans les hautes herbes,
Un gris soumis, la vigne alignée...
Mais au-dessus des pentes, la superbe
D'un ciel qui reçoit, d'un ciel princier.

Ardent pays qui noblement s'étage
Vers ce grand ciel qui noblement comprend
Qu'un dur passé à tout jamais s'engage
A être vigoureux et vigilant.

Rainer Maria Rilke - « Les quatrains valaisans ».

Rainer Maria Rilke est né en 1875, à Prague, dans ce qui était à l'époque l'Autriche-Hongrie.

Après une vie de nomade à travers toute l'Europe, il vit en Suisse à partir de 1919.

Après de brefs séjours sur les bords du Léman (Genève, Nyon), dans les Grisons, à Berne et à Zurich, il s'installe en Valais dans la tour de Muzot, nid d'aigle situé à Veyras, sur les hauts de Sierre.

C'est en Valais qu'il trouve l'équilibre nécessaire à la création littéraire.

Il termine les « Elégies de Duino » considérées comme son œuvre majeure et rédige les cinquante-cinq poèmes des « Sonnets à Orphée ».

Il célèbre, en langue française, son pays d'adoption: « Vergers », « Les quatrains valaisans », « Les roses », « Les fenêtres ».

Décédé d'une leucémie en 1925, il est inhumé à Rarogne, près de Sierre.

Le jardin mouillé

La croisée est ouverte il pleut
Comme minutieusement,
A petit bruit et peu à peu,
Sur le jardin frais et dormant.

Feuille à feuille, la pluie éveille
L'arbre poudreux qu'elle verdit ;
Au mur, on dirait que la treille
S'étire d'un geste engourdi.

L'herbe frémit, le gravier tiède
Crépite et l'on croirait là-bas
Entendre sur le sable et l'herbe
Comme d'imperceptibles pas.

Le jardin chuchote et tressaille,
Furtif et confidentiel ;
L'averse semble maille à maille
Tisser la terre avec le ciel.

Il pleut, et, les yeux clos, j'écoute,
De toute sa pluie à la fois,
Le jardin mouillé qui s'égoutte
Dans l'ombre que j'ai faite en moi.

Mes poètes de coeur

José-Maria de Heredia;

rien d'original dans la présentation que je peux faire de sa poésie.

C'est un « parnassien » - le Parnasse est habité d'Apollon et des Muses - qui voue un culte à la Beauté, adepte de la formule édictée par Gautier dans la préface de son roman «Mademoiselle de Maupin » et reprise comme un slogan : « l'art pour l'art ».

Le travail du poète est un travail d'orfèvre.

Choix d'un vocabulaire juste, précis et parfois recherché, respect rigoureux des règles d'une métrique exigeante; on tente la perfection formelle.

Ses alexandrins ciselés, ses images colorées font de Heredia un des maîtres du sonnet.

Les cent dix-huit sonnets et les quatre poèmes rassemblés dans « Les Trophées » se veulent une brève « légende des siècles » retraçant l'histoire de l'humanité et la grandeur des civilisations anciennes.

Des pièces regroupées sous le titre « la Grèce et la Sicile » jusqu'à celles consacrées aux « conquérants de l'or » l'ensemble est divisé en sept parties.

Latiniste de formation , il n'est pas étonnant que je sois particulièrement sensible aux vingt-trois sonnets évoquant « Rome et les Barbares ».



La Trebbia

L'aube d'un jour sinistre a blanchi les hauteurs.
Le camp s'éveille. En bas roule et gronde le fleuve
Où l'escadron des Numides s'abreuve.
Partout sonne l'appel clair des buccinateurs.

Car malgré Scipion, les augures menteurs,
La Trebbia débordée, et qu'il vente ou qu'il pleuve,
Sempronius consul, fier de sa gloire neuve,
A fait lever la hache et marcher les licteurs .

Rougissant le ciel noir de flamboiements lugubres,
A l'horizon, brûlaient les villages Insubres ;
On entendait au loin barrir un éléphant

Et là-bas, sous le pont, adossé contre une arche,
Hannibal écoutait, pensif et triomphant,
Le piétinement sourd des légions en marche.

*La Trebbia est un affluent du Pô ;
après avoir franchi les Alpes, Hannibal remporte dans
cette vallée une bataille qui lui ouvre le chemin de Rome.
Le sonnet de Heredia rassemble les détails révélateurs
qui avant même la bataille rendent inéluctable le
dénouement.
Hannibal exulte intérieurement en constatant que l'armée
romaine donne dans le piège qu'il lui a tendu.*

Après Cannes*

Un des consuls tué, l'autre fuit vers Linterne
Ou Vénuse. L'Aufide a débordé, trop plein
De morts et d'armes. La foudre au Capitolin
Tombe. Le bronze sue et le ciel rouge est terne.

En vain le grand Pontife a fait un lectisterne
Et consulté deux fois l'oracle sibyllin ;
D'un long sanglot l'aïeul, la veuve, l'orphelin
Emplissent Rome en deuil que la terreur consterne.

Et chaque soir la foule allait aux aqueducs,
Plèbe, esclaves, enfants, femmes, vieillards caducs
Et tout ce que vomit Subure et l'ergastule ;

Tous anxieux de voir surgir, au dos vermeil
Des monts Sabins où luit l'œil sanglant du soleil,
Le chef borgne monté sur l'éléphant Gétule.

Extrait de « **Histoire de la Rome antique »
de **Lucien Jerphagnon**.*

Les deux consuls « décidèrent d'engager la bataille près de Cannes, dans la région des Pouilles.

Ce n'était pas chose à faire, car l'armée, commandée par des gens courageux mais sans génie, y subit la plus terrible défaite de l'histoire romaine.

Des 80000 hommes engagés, plus de la moitié trouvèrent la mort ainsi que Paul-Emile, l'un des consuls, 20000 furent capturés – et 15000 seulement furent ramenés sur Rome par Varron, le second consul.

Le spectacle du charnier éprouvait les nerfs des vainqueurs eux-mêmes.

C'est ce désastre qu'évoque « Après Cannes », le poème de J.M. de Heredia.

La Ville était de nouveau à la merci « du chef borgne monté sur l'éléphant Gétule » pour dire comme le poète. Mais Hannibal ne poussa pas ses avantages. »

Le Cydnus

Sous l'azur triomphal, au soleil qui flamboie,
La trirème d'argent blanchit le fleuve noir
Et son sillage laisse un parfum d'encensoir
Avec des sons de flûte et des frissons de soie.

A la proue éclatante où l'épervier s'éploie,
Hors de son dais royal se penchant pour mieux voir,
Cléopâtre debout en la splendeur du soir
Semble un grand oiseau d'or qui guette au loin sa proie.

Voici Tarse, où l'attend le guerrier désarmé ;
Et la brune Lagide ouvre dans l'air charmé
Ses bras d'ambre où la pourpre a mis des reflets roses.

Et ses yeux n'ont pas vu, présage de son sort,
Auprès d'elle, effeuillant sur l'eau sombre des roses,
Les deux enfants divins, le Désir et la Mort.

Antoine et Cléopâtre

Tous deux ils regardaient, de la haute terrasse,
L'Egypte s'endormir sous un ciel étouffant
Et le Fleuve, à travers le Delta noir qu'il fend,
Vers Bubaste ou Saïs rouler son onde grasse.

Et le Romain sentait sous la lourde cuirasse,
Soldat captif berçant le sommeil d'un enfant,
Ployer et défaillir sur son cœur triomphant
Le corps voluptueux que son étreinte embrasse.

Tournant sa tête pâle entre ses cheveux bruns
Vers celui qu'enivraient d'invincibles parfums,
Elle tendit sa bouche et ses prunelles claires ;

Et sur elle courbé, l'ardent Imperator
Vit dans ses larges yeux étoilés de point d'or
Toute une mer immense où fuyaient des galères.

Comment ne pas citer le poème le plus célèbre de Heredia ?

Les conquérants

Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines
De Palos de Moguer, routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du Monde Occidental.

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré ;

Ou penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.

Palos de Moguer (ou Palos de la Frontera), dans la province de Huelva en Espagne, est le port, aujourd'hui ensablé, d'où partit Christophe Colomb, le 8 août 1492. C'est le 12 octobre, à 2 heures du matin que Rodrigo de Triana, marin sur la « Pinta », annonce que la terre est en vue.

Croyant avoir atteint les Indes Orientales, Colomb pose pied sur une île des Bahamas qu'il baptise du nom de « San Salvador ».

Cipango est le nom donné au Japon au Moyen Age.

J'éprouve une tendresse particulière pour le sonnet intitulé « Mer montante ».

« Du Raz jusqu'à Penmarch' la côte entière fume ».

C'est la même côte qui est à l'origine de mon poème « Dolmen » dans lequel j'évoque la pointe de La Torche (Beg an Dorchenn) à Penmarch :

un moment différent, une ambiance différente mais le même infini, l'éternel et le sacré.

Mer montante

Le soleil semble un phare à feux fixes et blancs.
Du Raz jusqu'à Penmarch' la côte entière fume.
Et seuls, contre le vent qui rebrousse leur plume,
A travers la tempête errent les goélands.

L'une après l'autre, avec de furieux élans,
Les lames glauques sous leur crinière d'écume,
Dans un tonnerre sourd s'éparpillant en brume,
Empanachent au loin les récifs ruisselants.

Et j'ai laissé courir le flot de ma pensée,
Rêves, espoirs, regrets de force dépensée,
Sans qu'il en reste rien qu'un souvenir amer.

L'Océan m'a parlé d'une voix fraternelle,
Car la même clameur que pousse encor la mer
Monte de l'homme aux Dieux, vainement éternelle.

RÉFLEXIONS SUR LA POÉSIE



Réflexion sur la poésie

Puisque certains me disent « poète »...

*par Véronique Flabat-Piot,
Vice-présidente de la Société des Poètes Français.*

Certains me disent poète... Il est vrai qu'aujourd'hui je suis l'auteur de quelques recueils ...

Il semblerait donc logique que je puisse répondre à cette question : Qu'est-ce que la poésie ?

Et pourtant !...

Tout dictionnaire vous dira que la poésie - qui s'exprime par le rythme, l'harmonie et les images - s'oppose ainsi à la prose... Simple et facile !

Oui, mais... Il est des « proses poétiques » et des vers n'ayant ni queue ni tête !

La poésie classique, quant à elle, ne s'entend pas sans rimes - riches de préférence - et sans la stricte application des règles de prosodie que nous ont dictées et laissées en héritage quatre siècles et plus de classicisme français.

Soit ! Dès lors... qu'est-ce que la poésie ?

Est-ce juste un mode d'écriture ou, pis même, une mode tout court ?

Etre poète, est-ce seulement choisir - ou pas ! - d'observer des règles, de prouver que l'on connaît bien ces dernières et de mettre, dans son phrasé, du rythme ?

Je me refuse à le croire ! Qui ne serait capable que de cela serait un bon prosateur, mais ne serait pas poète...

...



D'ailleurs, il est bien des personnes - certaines n'ayant jamais écrit une seule ligne de leur vie - que l'on qualifie de « poètes », voire de « grands poètes » !

Elles sont peintres, sculpteurs, chanteurs et - le comble ! - elles peuvent ne rien être du tout, être « Monsieur ou Madame Tout le Monde » et pourtant, indéniablement « poètes » !

Toute la vraie question est de savoir pourquoi !

« Le cœur seul est poète » écrivait en son temps André Chénier... Le cœur... Les sentiments !

Voilà un éclairage nouveau et, peut-être, plus judicieux ! Quelle différence y a-t-il entre un charabia incompréhensible de mots, plus ou moins rythmés, éventuellement rimés et un poème reconnu comme tel par ses lecteurs ?

L'émotion ! Celle que l'on ressent.

Et celle que l'on partage.

Voilà pourquoi me fait sourire celui qui m'aborde en me disant : « Je suis poète ! ».

Car « être poète » ne se conjugue pas à la première personne !

C'est le lecteur qui peut dire si l'auteur est poète !

De l'émoi suscité par un texte dépend sa teneur poétique. Et la poésie sera présente si - et seulement si ! - le lecteur, par la magie des mots et du rythme, peut s'approprier l'atmosphère et les sensations ressenties par l'auteur...

Autrement dit, si ce lecteur peut avoir l'impression que c'est pour lui que le poème existe et qu'il reflète exactement son propre ressenti !

Et voilà pourquoi la poésie n'est pas réservée à la seule littérature, mais hante aussi la peinture, la sculpture, la photographie et tous les langages artistiques en s'habillant, tantôt de mots, tantôt de couleurs ou de formes...

...



C'est Victor Hugo qui définissait le poète comme étant « un monde enfermé dans un homme » !

C'est attester par là à la fois de l'universalité de la poésie et de son individualisme, de sa pérennité et de son instantanéité.

La poésie est à la fois la voix et l'écho.

Voix qui s'élève pour dire l'instant.

Echo dans l'âme humaine pour l'immortaliser...

En empruntant les vers du poète, la poésie chuchote à l'âme du lecteur et fredonne en son cœur.

On m'a souvent demandé, tout en me faisant sourire, si je « vivais de la poésie » (entendez par là :« écrire de la poésie vous rapporte-t-il suffisamment d'argent pour en subsister ? »).

Ma réponse fut et demeure invariablement la même:

« Non ! Evidemment non ! Mais, grâce à elle, je vis tellement bien !... »

Car si la poésie ne nourrit pas son homme, elle est pourtant source d'indéniable beauté...

Elle est apaisement, sagesse, générosité, réflexion et partage...

Elle est, dans un monde où s'effondrent bien des valeurs, nourriture de l'âme et force de caractère.

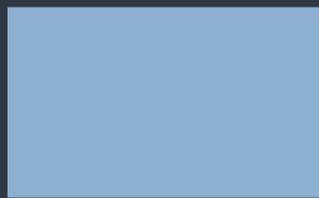
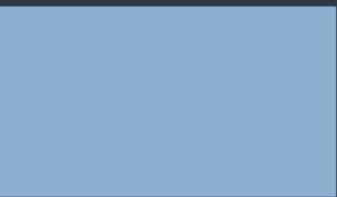
Elle est Amour, de tout et de tous, en recherche de totale Harmonie.

Plus que d'être un Art, la Poésie est un Art de Vivre !

Merci à Madame Véronique Flabat-Piot pour l'autorisation de reproduire cet article paru dans le n° 92 (juillet 2020) de «L'Agora», revue de la « Société des Poètes Français ».



Pages de mes amis poètes



Pour tout dire :
dans un texte de Michel Dunand
il y a un lieu ou une œuvre ;
et puis il y a Michel Dunand ;
et Michel, c'est moi,
Michel c'est vous.
Tout est dit.

M.M.

Demi-silhouette.
Absente, attablée.
Le visage est incliné. Dangereusement. Le
docteur se confond avec le malade et le
muguet.
Nous penchons tous.
Moi, le premier.

*

Du jaune, à gauche.
On voit deux livres.
Un îlot.
Tendre et chaud.
Bien vivant, lui.

« portrait du docteur gachet »

Van Gogh.
Auvers -sur-Oise.
En 1890.

I

Belgrade.

Les instants ne sauraient attendre.
Ils ont leur fierté voyez-vous. Leur sens de
L'humour, du devoir.
Ils ont leur beauté propre.
Ils sont fragiles

II

Un départ ne fait pas le soleil.

Solitude infinie des larmes.
On aimerait tant les accompagner, tout au
long de leur parcours, ces vagues.

Où vont-elles ?
Où vais-je ?

La terre est un ciel
en plein devenir

Luxe et joie. Je suis roi quand je prie, quand
je sers. J'avance en reculant. Je suis maître et
mendiant.

sofia.
Saint-serge.

Mystère et magie de Sofia.
Je promène un orchestre invisible. On voit
mieux quand on entend. Les tableaux de
Vassily Kandisky le prouvent. En
chuchotant.

Ma poésie parle à ma place.
On se tait tous les deux, plus exactement.

feu vivant

Comment vivre
ici-bas, sans amour ?
Comment oublier ?

*

Craquement des bûches,
effondrement.
Le feu lui tient compagnie,
lui renvoie son image avec force,
insistance,
il brûle aussi ;

Solitude.
Il n'y a qu'eux.
Solitude à deux.

*

Nuit sans étoile.
Nuit sans.

vincent Van Gogh
« *le vieil homme triste* ».

1890 . Saint-remy

Je renonce à tout sauf au rien

Peux-tu me prêter ton balai de dévot ?
J'en ferai bon usage, ô mon cher Yunus. Il y
a tant de poussière au fond du cœur
humain.

*Un signe amical à Yunus Emré
derviche et poète
Un autre à Jacques Lacarrière*

Michel Dunand

*Les textes sont tirés de « mes orientes »
Coll. Poésie XXI
Jacques André éditeur 2020*

Message personnel

*Merci Michel pour cet hommage
à Yunus Emre et Jacques Lacarrière.
Dans « La lumière du monde »,
Lacarrière évoque la quête de Yunus Emré,
moine anatolien du XIIème siècle.*

M.M.

Mes pages



Dolmen

Le jour s'appuie encore
sur l'écorce des terres
avant que de sombrer
dans les absinthes de la mer
et le sang mûr des nuits
La mer se fait désert
de glace et de métal
Elle ouvre ses couteaux
d'écumes et de neige
concasse la lumière
invente un mirage de verre
et de vaissellerie

Désert de pierre d'infini
de schiste et de mica
qui libère l'oiseau et le jette à la mer
Brille
au promontoire des fins de terre
le cristal du dolmen la table vive
des âges d'ocre rouge

Le ciel s'est épris de la mer
Il possède la mer
Et se refont les épousailles de fer
les genèses de métal blanc

L'angoisse brûle la gorge de granite
et me demeure en la poitrine
comme en étau le cri

Beg an Dorchenn

Marcel Maillet
« *Dans la pulpe du feu* »

En pleine terre
dans le puits aux offrandes
je déposerai
mes chevaux imaginaires

Le Rouge
avec chasuble vermeille
sous le caparaçon d'or et de lumière
Il porte l'étole des martyrs
et plantées en son poitrail
lui font collier de plaies vives
en d'insolents bouquets
les roses fauve jusques au sang

L'emportent le cheval Bleu
la course folle des blés émeraude
et jusqu'au cristal des glaciers rêvés
la longue houle enchanteresse de la mer
Sa crinière aux embruns s'échevelle
filée de clématites
d'ancolies et de centaurées

De mille étoiles
et plus que blanches asphodèles
brille le cheval Noir
le cheval aveugle
qui sait les sentes de la nuit
Il porte à son poitrail
comme fanal
broché sur la dalmatique du deuil
le brasier des roses noires
et mène au fil des ombres
le tombereau des âmes mortes sans rançon

Gisent les statues des dieux
dans la poussière des sanctuaires
mais brûlent encore les âmes
à la feuille argentée des oliviers sur la mer
dans la lumière de l'été grec

Qu'on me laisse par gratitude et pitié
qu'on me laisse
dans le puits creusé en terre
leur offrir
de gueule d'azur et de sable
mes chevaux imaginaires

